

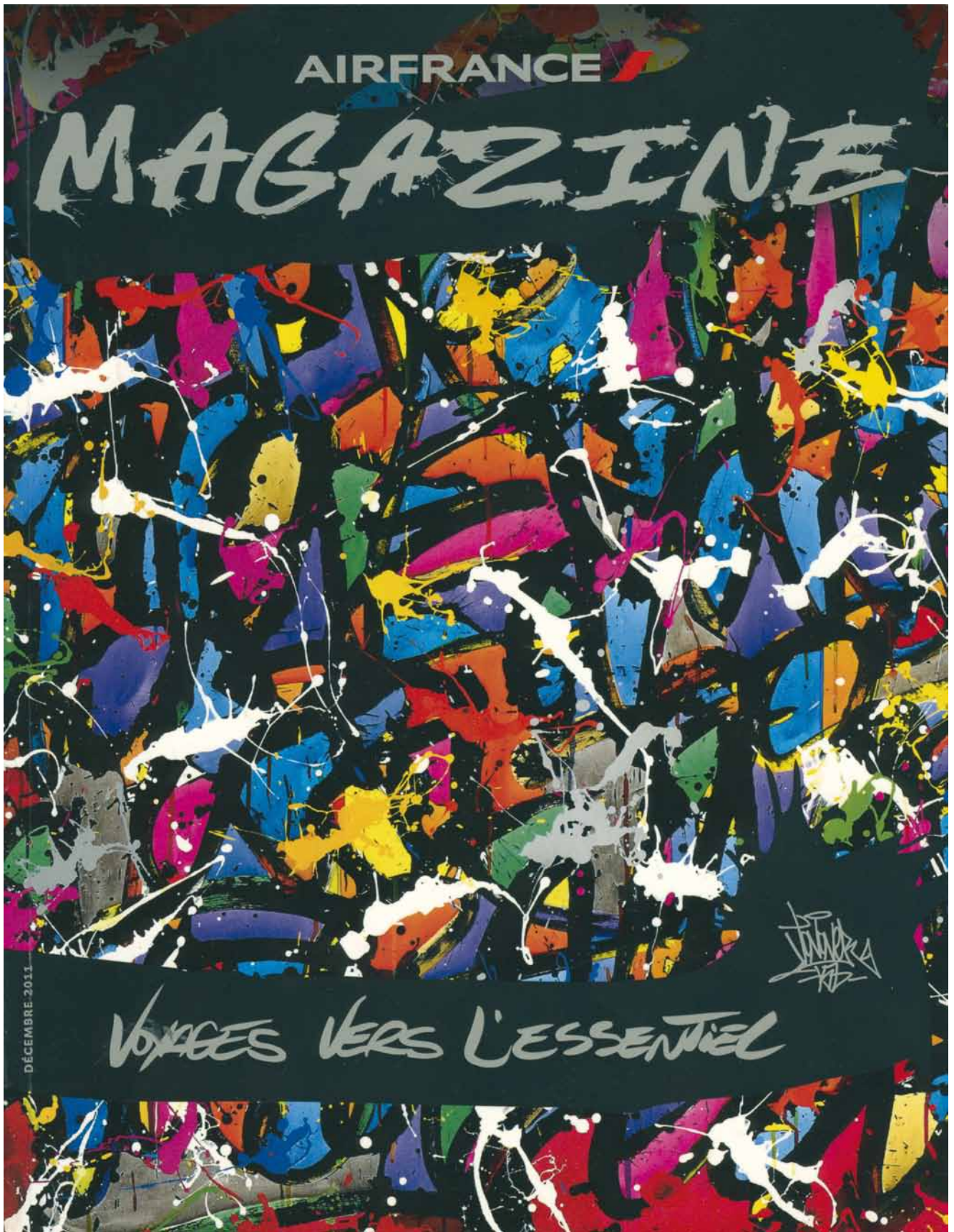
JONONE



REVUE DE PRESSE

GALERIE MARTINE EHMER
CONTEMPORARY ART

100 RUE DE STASSART 1050 BRUSSELS
martine.ehmer@galerielibrecours.eu
TEL: + 32 (0) 473 590 285



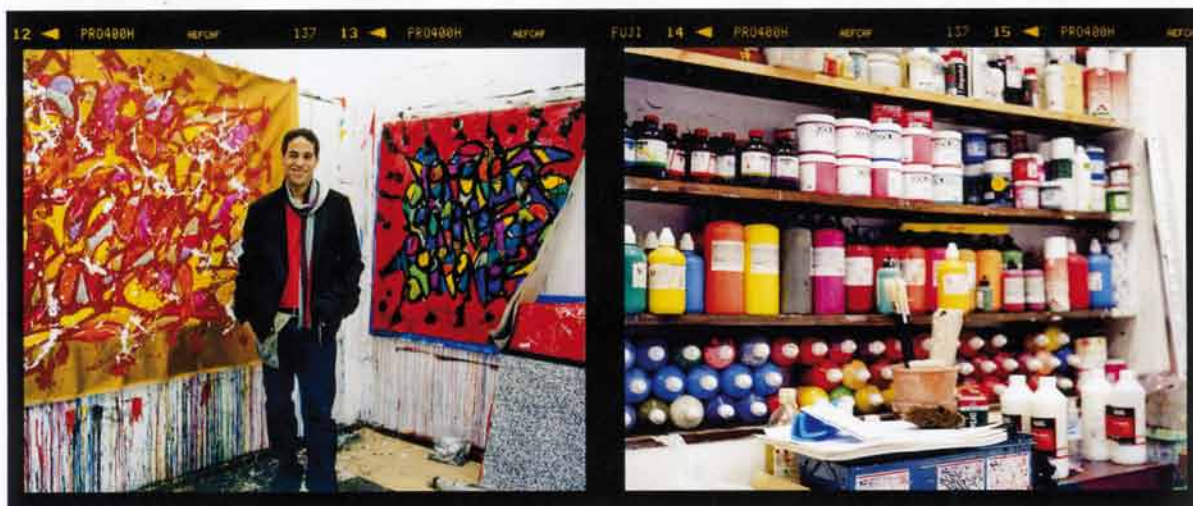
AIR FRANCE MAGAZINE | DÉCEMBRE 2011

EN COUV', EN INTERVIEW AINSI QU'AU DESIGN DU RUBRIQUAGE D'AIR FRANCE MAGAZINE DE DÉCEMBRE 2011. LE TITRE EST ÉDITÉ À PRÈS D'UN DEMI-MILLION D'EXEMPLAIRES.

JONONE

PROPOS RECUEILLIS PAR *Natacha Wolinski* PHOTO *Mai Lucas*

Le graffiti est tendance et JonOne est l'une de ses stars. Né à Harlem, il vit et travaille à Paris depuis la fin des années 1980. C'est lui qui a réalisé notre couverture, mais il est aussi exposé dans deux galeries en ce moment. Inspiré par Pollock et De Kooning, JonOne se décrit comme un «peintre graffiti expressionniste abstrait». Mais de la rue à l'atelier et du mur à la toile, JonOne reste surtout un artiste freestyle.



Le graff, c'est un art en mouvement ?

Ce qui m'intéresse le plus, c'est le mouvement des couleurs. À New York, j'adore voir les rames de métro tagguées passer devant mes yeux. Quand le métro s'arrête et que je peux lire les graffitis, ça m'excite moins. C'est sans doute pour cette raison que mon travail est abstrait. Il n'est ni figuratif, ni représentatif : il est en mouvement.

Vous avez graffité un Thalys pour la ligne Amsterdam/Cologne. Graffiter un avion vous plairait-il ?

Oh oui, beaucoup ! Avec la vitesse, j'aurais l'impression de faire voler un arc-en-ciel.

En passant de la rue à la galerie, votre art reste-t-il le même ?

J'ai toujours travaillé en atelier en même temps que je graffitais dans la rue. Ce sont deux approches différentes et complémentaires. Quand on graffite dans la rue, on est tout le temps sur le qui-vive. Dans l'atelier, on peut travailler plus longtemps, avoir recours à des références, peindre en écoutant de la musique et surtout revenir sur ce qu'on fait.

Quel est, pour vous, l'essentiel dans la vie ?

Ma famille, mes amis pour trouver mon équilibre, la liberté de m'exprimer et la chance de faire un métier que j'aime. L'art est un moyen de communication, qui m'a permis de voyager dans le monde entier, de rencontrer des gens très différents. J'ai fait le lien entre art et art de vivre.

JONONE *Jusqu'au 12 janvier. Galerie Rabouan Moussion. 121, rue Vieille-du-Temple, Paris. Tél. +33 (0)1 48 87 75 91. www.galerie-rabouan-moussion.com. Jusqu'au 28 janvier. New Square Gallery. 40, rue Voltaire, Lille. Tél. +33 (0)3 20 12 09 00. www.galerie-lille.fr. En juin. Galerie David Pluskwa. 304, rue de Paradis, Marseille. www.galerie-pluskwa.com. En août. Galerie Artisyu. 12, bd Louis-Blanc, Saint-Tropez. www.artisyu.com*

JONONE

Graffiti is as hip as ever, and JonOne is one of its stars. Born in Harlem, he has been living and working in Paris since the late 1980s. He designed our cover, but he is also exhibiting in two galleries at the moment. Inspired by Pollock and de Kooning, JonOne describes himself as an "abstract expressionist graffiti painter." But whether on the street or in the studio, working on a wall or a canvas, JonOne is above all a freestyle artist.



Is graffiti an art in motion?

What interests me the most is the movement of colors. In New York, I love to see the tagged subway cars speeding by. When the subway stops and I can read the graffiti, it's less interesting to me. This is certainly why my work is abstract. It is neither figurative nor representative; it is in motion.

You painted a Thalys train for the Amsterdam/Cologne line. Would you like to graffiti an airplane?

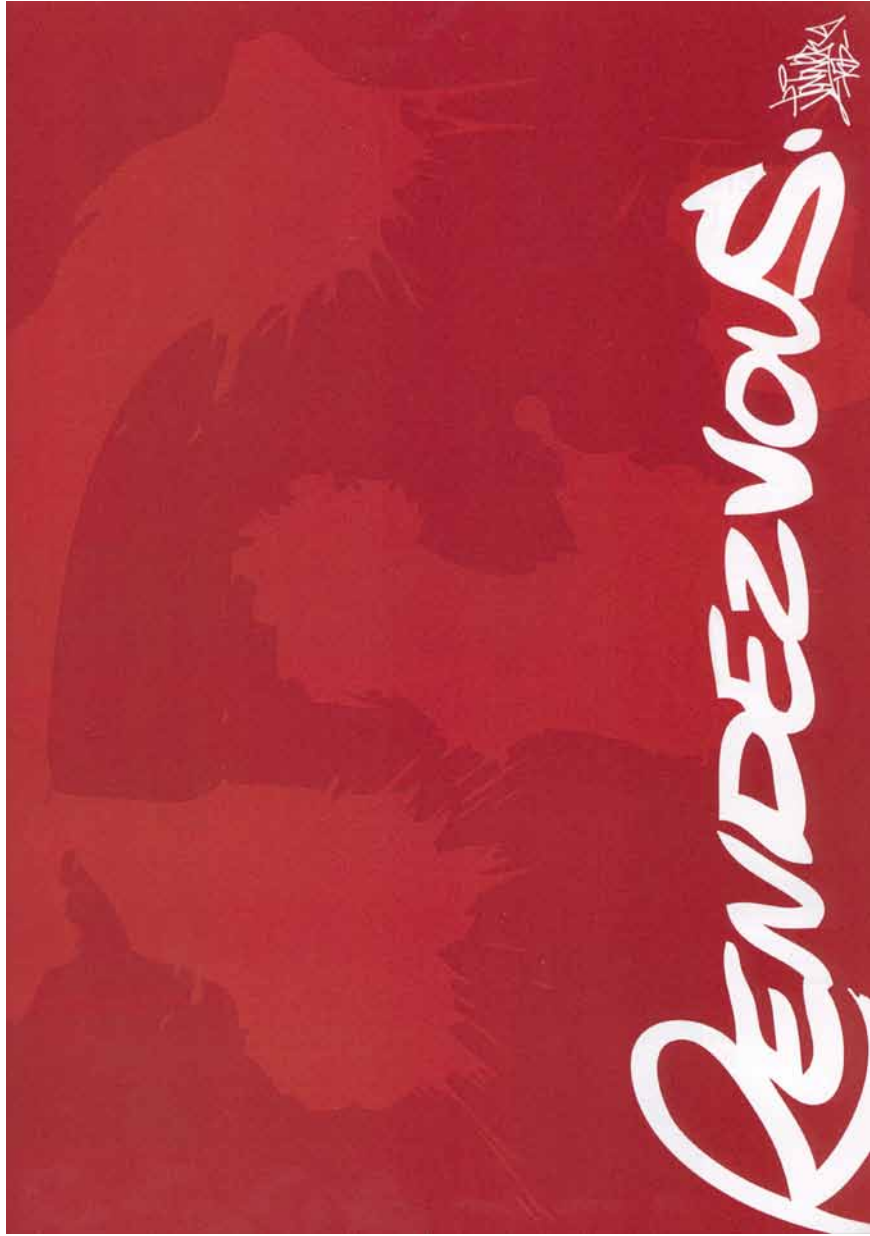
I'd love to! With speed, I'd feel like I was flying a rainbow.

Did the shift from the street to the gallery change your art?

I have always worked in a studio, even when I was doing street graffiti. They are two different, but complementary approaches. When you graffiti a wall, you're always on edge. In the studio, you can work longer, do research, paint and listen to music—and most of all, rework what you've done.

What are your priorities in life?

My family, my friends, to keep me balanced; freedom to express myself; and the good fortune to work at something I love. Art is a way of communicating that has allowed me to travel around the world, to meet extremely different kinds of people. I think art and art de vivre are linked.



AIR FRANCE MAGAZINE | DECEMBRE 2011
RUBRIQUAGE

madame FIGARO

SPÉCIAL

LUXE



Un numéro tagué par JonOne

avec Zhang Ziyi, Michael Fassbender, Bernard-Henri Lévy, Jean-Michel Wilmotte, Melody Gardot

ET UN SIÈCLE DE MODE ILLUSTRÉ PAR KARL LAGERFELD

MADAME FIGARO | 25 MAI 2012

TRÈS ÉLÉGANT MAIS PEU INCONVENANT, L'HEBDO, PRÈS D'UN DEMI-MILLION D'EXEMPLAIRES TIRÉS PAR SEMAINE, A DÉDIÉ SES N° 21092 & 21093 AU THÈME TRÈS CONTROVERSÉ DU LUXE. ET C'EST JOHN QUI S'EST VU REMETTRE LA LOURDE RESPONSABILITÉ DE CRÉER LA COUV' ! AINSI QUE L'HABILLAGE D'UNE FLOPPÉE DE PAGES À L'INTÉRIEUR DU MAGAZINE FÉMININ.

BEAUTÉparfums

ESSENCES DE

SOI

ENJOUÉE? Vite, une senteur légère et des notes bucoliques. TROUBLEE? À vous la rose et le jasmin et leurs caressants AROMES... Rien de plus variable que nos émotions, et les FRAGRANCES y font écho. Petit guide pour accorder les senteurs à nos humeurs.

PAR JOHANNI COURBATEUR PHOTOS FABRICE CORREY RÉALISATION JULIE BILLET



madame
LUXE

116
madame
FIGARO

COUVERTURE
par JonOne en
exclusivité pour
« Madame Figaro ».

18
Spécial
LUXE

122

DE VOUS À MOI
13 « D'art et de mode »,
par Almire Rach.

NOS CHRONIQUES
15 L'agenda utile
d'Élisabeth Quin.
54 Caré VIP par
Stéphane Bern.

**LES 7 INFOS
DE LA SEMAINE**
24 Tout voit, tout avoit,
tout savoir.

ÉVÈNEMENT
28 Emmanuel Perrotin
Une nouvelle galerie
à Hongkong.

MIX MADAME
31 Toute l'actu mode,
design, arty.

PREVIEW MADAME
36 Sarah Gadon.

STARS & STYLE
38 Instantanés, tendances,
célébrités.

CONCOURS
44 5^e Triumph, Inspiration
Award.

BUSINESS MADAME
46 Christelle Bernardé.

LA BOÎTE À SECRETS
48 JonOne.

MON IDÉE DE LA MODE
50 Zhang Ziyi.

MODE NEWS
58 L'extase dans la peau.
60 Golden girl en un clic.
62 Shopping spécial
fête des Mères.

BEAUTÉ NEWS
70 Écrins de nature.
72 Le charme en demi-ton.
74 Le grand écran.
76 Les lions start-up.
78 Laetitia Ivanetz.

DÉCO NEWS
80 La fambée du cuivre.
82 Le jaune nous entlèvre. ▶

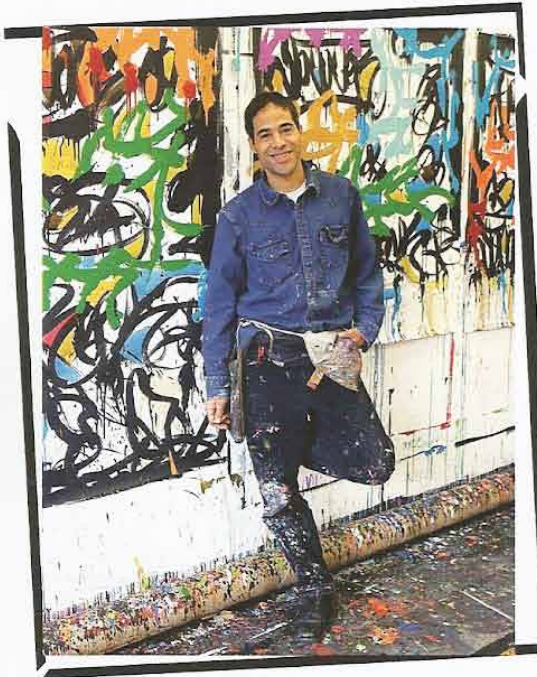
madamefigaro | 9

JONONE

Le plus français des graffeurs et peintres new-yorkais a signé la couverture de ce numéro Spécial luxe. Au fil des pages, on retrouvera également ses lettrines. Nous vous présentons son univers en page 48 (cf. Boîte à secrets). D'origine dominicaine, né en 1963 dans le quartier de Harlem, il s'installe à Paris en 1987. Il expose dans le monde entier et se décrit comme un « peintre graffiti expressionniste abstrait ». Ou pour faire simple, un rebelle.



LABOÎTE à secrets



JONONE

NEW-YORKAIS ET PARISIEN D'ADOPTION
DEPUIS PLUS DE VINGT ANS, LE GRAFFEUR STAR
NOUS A OUVERT SON ATELIER. VISITE GUIDÉE.

1. MA BAGUE : « En or et diamants, à mon nom. Mon père me l'a offerte pour ma "graduation", à 18 ans. » **2. L'AGRAFEUSE DE MON PÈRE :** « Il était décorateur et c'était son outil pour aménager des vitrines. Je l'ai retrouvée après sa mort, il y a quatre ans. » **3. MON FLOP :** « C'est mon nom illustré. Tel que je le dessine depuis trente ans. Il a envahi les murs de New York avant ceux de Paris et m'a donné la conscience de mon travail. » **4. MES MARKERS :** « Je les fabrique avec de la feutrine que je dégotte sur les chantiers. Chacun sert une seule fois. » **5. MON BLOUSON JITROIS :** « Jean-Claude Jitrois me l'a donné et je le porte pour peindre. C'est la seule pièce de luxe que je possède. » **6. LA BOÎTE DE MONNAIE :** « Elle est très importante pour moi. Elle me rappelle le moment où j'étais interdit bancaire. Pendant des années, je n'ai pas eu d'argent et je gardais mes pièces de monnaie dans cette boîte. » **7. MES BOUGIES :** « Je les rapporte de chez Justo Botanica à Harlem, New York. Parfois, j'en allume deux ou trois et je pense à mon père. » ■

✓ Exposition JonOne « Transformations », galerie Marcel Strouk, Paris, jusqu'au 16 juin (www.galerie-strouk.com). Puis galerie Barbara de Palma David Pluskwa à Saint-Tropez du 13 au 25 juillet.



1



2



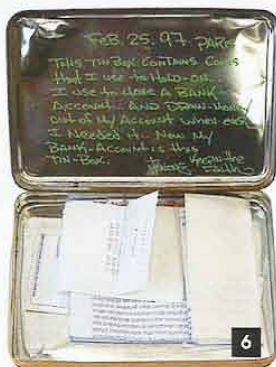
3



4



5



6



7

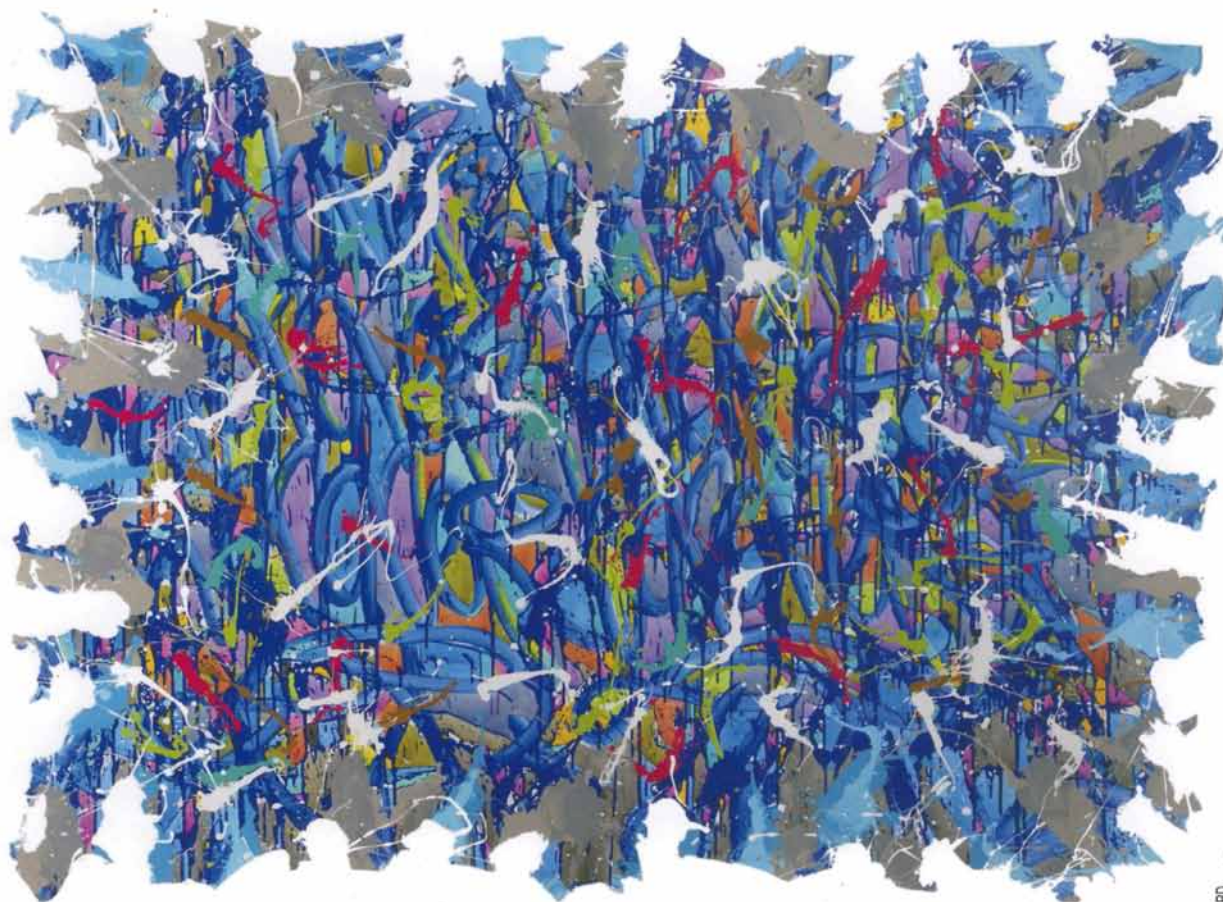
PAR VALÉRY DE BUCHET

(artabsolument)

(artabsolument)

L'ART D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Du graffiti à l'art JonOne



Gerhard Richter
CENTRE GEORGES POMPIDOU

1917
POMPIDOU-METZ

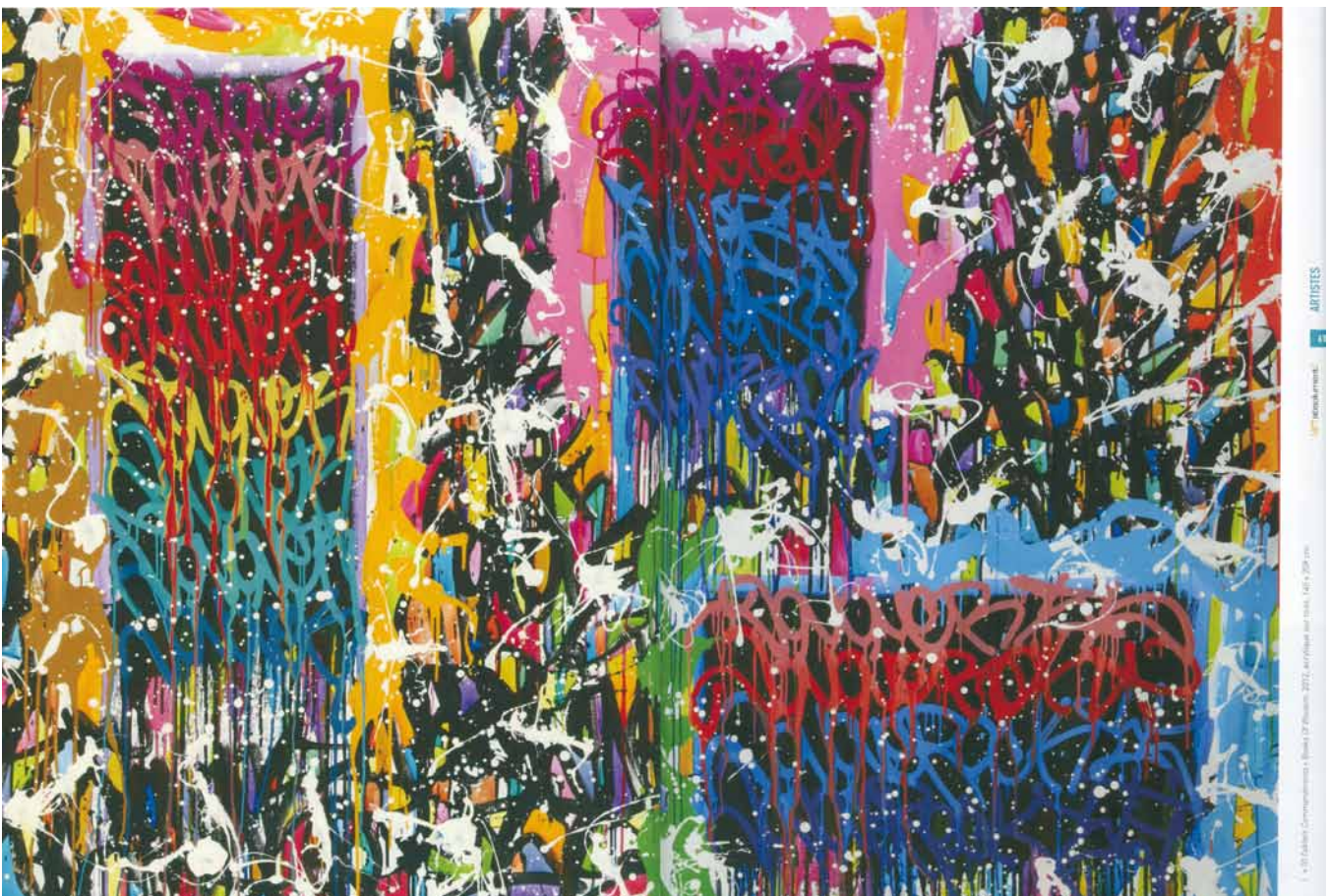
Cima
MUSÉE DU LUXEMBOURG, PARIS

M 06192-47 - F. 10,00 € - RD



ART ABSOLUMENT N°47 | MAI/JUIN 2012

LA REVUE ARTISTIQUE ART ABSOLUMENT CONSACRE SA COUVERTURE AINSI QU'UNE INTERVIEW DE JOHN TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉE.





Youth Wearing Skulls.

2012, acrylique sur toile, 200 x 155 cm.

Pour toutes les œuvres reproduites, courtesy Galerie Rive Gauche - Marcel Strouk.

Que le métro se fige ? Que la circulation de ses rames bondées charrie plutôt des couleurs, des sensations glorieuses, usurpent la symphonie monotone du quotidien pour en faire résonner les scansions radieuses. Toute la peinture de JonOne est un hymne à ce rendez-vous inopiné entre le rythme, le plan et la couleur, dans un temps de réalisation qui étire ou capte l'instant précieux de la révélation originelle.

« La seule chose qui me touchait, dans ce New-York où je n'avais pas ma place, où j'errais d'échecs en échecs, c'était l'arrivée de ces wagons peinturlurés de haut en bas dans les stations de métro. Imaginez ce flux coloré qui passe à 30 km/h, à quelques centimètres de vous, cela me fit l'effet d'un flash ! » La conséquence avant la cause : cette révélation de la couleur ne se mue pas en une étude de son environnement urbain, mais en celle de l'effet de ses sprays sur des supports en mouvement perpétuel. « J'avais et j'ai toujours l'impossibilité de percevoir une image comme fixe, figée dans son essence, et pour moi, ma réalité n'est pas figurative. Elle est abstraite, floutée par la sensation et les émotions qui parviennent à mon esprit. » La bombe aérosol apparaît comme le véhicule privilégié de cette volonté de ne pas céder à l'achevé : elle embrasse l'imperfection

et le vaporeux, le contour diffus tend à l'ouvert. Dès lors, son effort, en tant que peintre, est d'abstraire un ressenti, puis de lui donner forme avant de chercher à donner une représentation de la réalité des métropoles. Non plus le graffiti, mais l'idée du graffiti défilant dans les artères souterraines. Il s'agit tout d'abord pour lui de *donner à voir la sensation* de ces rames de métros jaillissant de la noirceur des tunnels pour y déverser leur lot d'agréments distillés en teintes bariolées. Le flou de l'impression capté sur le vif, son « apparente facilité », sa vitesse de résorption en appellent à une immédiateté, semblable à celle en jeu dans la musique. Dans *Jazz*, Matisse évoque avec un égal sacerdoce son premier voyage en avion, un Paris/Londres qu'il recommande à ses étudiants d'alors. La liberté, que procurent ces visions défilant dans les yeux éblouis, permet des associations en



Da most precious of things
2012, acrylique sur toile, 203 x 156 cm.

pages colorées. Le livre que JonOne s'octroie à la suite de son voyage immobile s'appelle la rue. « Avant mon arrivée à Paris en 1987, à New York, on me considérait comme un criminel. Pourtant, je ne voyais pas mon art comme de la dégradation, comme du vandalisme. J'utilisais des moyens d'expression au même titre que les artistes dans les musées, dans les galeries. Le but, c'était de véhiculer mes œuvres dans toute la ville. Paris a changé beaucoup de choses, au niveau de la perception de mon activité. » Le premier coup de bombe trouve sa source dans une impasse : celle de la voie que trace l'Amérique du rêve aux enfants du *melting-pot*. « Je suis l'exemple même du raté. Toutes ces choses que l'Amérique me demandait – aller à l'école, trouver un travail, bien m'habiller –, je les échouais. La seule émotion que je ressentais était face à la peinture que les gens qui faisaient du graffiti pratiquaient depuis les années 1970 dans mon quartier de Harlem : la liberté se trouvait là, dans le New-York sauvage d'alors. » JonOne est d'origine dominicaine : à partir de 1970, les graffitis des Latino-Américains issus des classes populaires new-yorkaises s'installent

dans les moindres recoins de la ville et, à l'instar de la culture Pop, infiltrent les Beaux-Arts, acte de mobilité sociale. Entre les expressions populaires et la culture séculaire, s'immiscent des allers-retours, vampirisation que le romancier américain Norman Mailer signale, dans *The Faith of Graffiti* (1974), précoce descente dans cet univers encore adolescent, en suggérant que « ces jeunes s'enrichissent inconsciemment par tout art qui affiche une parenté visuelle avec le graffiti », citant, entre autres, Matisse et Pollock. Phénomène que les institutions artistiques tentent d'enregistrer : l'exposition *High & Low, Modern Art and Popular Culture*, organisée au MOMA en 1990 en témoigne, alors que le courant du graffiti se durcit face à la répression dont il fait l'objet de la part des autorités. *Comics* et dessins animés, objets de couleur et de mouvement, forment la littérature visuelle à laquelle JonOne a accès, mais la rencontre avec d'autres artistes lui ouvre les yeux sur la possibilité d'élaborer une formule personnelle. Pour les tenants du graffiti parisien, dont il voit naître les prémises, sur les palissades du Louvre puis au terrain vague du quartier de Stalingrad, il appa- →

art actuel

LE MAGAZINE DES ARTS CONTEMPORAINS

N° 80 / MAI - JUIN 2012

**DOSSIER
STREET ART**
SES RACINES
LES LEADERS
RENCONTRES

**CEUX QUI FONT
L'ACTUALITÉ**

DAMIEN HIRST
TAKASHI MURAKAMI
JOEL-PETER WITKIN
JOANA VASCONCELOS
DANIEL BUREN

**LA TENDANCE DU
MARCHÉ DE L'ART**
SOTHEBY'S HONG KONG :
L'ART ACTUEL CHINOIS
LES VENTES À PARIS,
LONDRES ET NEW YORK

FENX, ALL I Do IS THINKING ABOUT HIM, 2011
Acrylique et marqueur sur toile (201 x 160 cm).

M 01086-80-F: 5,90 € - RD



BEL : 6,90 C, CAN : 11,99 \$, CH : 11,90 CHF, DOM : 6,90 C, MAR : 5,90 C, MAD, TOM : 300 CFP, Port. Cont : 6,90 C

ART ACTUEL N°80 | MAI 2012

TÉLESCOPAGE RÉUSSI ENTRE JOHN ET LA RÉDACTION D'ART ACTUEL, QUI SE FEND D'UNE DOUBLE-PAGE SUR LE PEINTRE À L'OCCASION DE LA SORTIE DE SON N° 80, PARU EN DÉBUT MAI 2012.



JONONE

« Ce que je faisais dans la rue est maintenant transposé sur de la toile »

Son cheval de bataille, la calligraphie. Son style perso arrive à maturité.

John Andrew Perello dit JonOne s'exprime avec un sympathique accent à couper à la scie, adouci d'un contact facile dû à une bouille avenante et chaleureuse. Lorsqu'on lui demande : « D'où viens-tu JonOne ? » Il vous répond : « De Harlem, le berceau du graff » et, assis à même le sol de son atelier, tout en continuant à soigner au marqueur un lettrage sur une feuille de dessin, il avoue son ambition de devenir artiste peintre avant même d'avoir voulu bomber les rues de New York de toutes les couleurs. « **Je suis addict à la peinture.** Quand je suis arrivé à Paris en 1987 (il avait 24 ans), je voulais déjà concrétiser ce que je faisais dans la rue sur de la toile. Comme je venais de la culture hip-hop, c'était important pour moi de préserver cette tradition sur des supports autres qu'un mur. Un artiste doit être confronté à la solitude s'il veut grandir. Mais dessiner en groupe (il a créé le collectif 156 All Starz en 1984) signifiait pour nous, donner une autre vie à notre quartier. Dans le graff, je me considère comme un vandale qui a détourné le sens même du vandalisme. Je ne me situe pas dans une démarche sociale et politique. Je suis dans la répétition. En vérité, je ne suis pas en guerre contre le monde, je suis en guerre avec moi-même. » JonOne est-il aujourd'hui en paix avec lui-même ? Sa calligraphie répétée, comme il le souligne, à l'infini, est-elle issue d'un cocon créatif dû à un père décorateur et une mère créant de temps à autre des bijoux ? Il est certain que ce **débordement d'énergie** électrifie le langage abstrait dans lequel il s'est engouffré depuis bientôt trente ans. Un langage à l'opposé du graffiti américain de cette époque. « Je ne voulais pas être affilié à un mouvement quelconque. Mes tags abstraits n'entraient pas dans leur concept. Au début, j'ai peint à la bombe, comme eux, mais je l'ai vite remplacé par de l'acrylique



et un pinceau pour avoir un contact physique avec le support, ce qui n'est pas le cas avec la bombe. J'étais le mec un peu bizarre qui ne fait pas comme tout le monde. C'était aussi une manière de développer mon propre langage. J'étais très connu pour le mélange des couleurs. » Jusqu'au jour où son ami Bando, un artiste français faisant la navette entre la France et New York, le pousse à prolonger sa « calligraphie » sur les murs de Paris. Un essai prévu pour quelques semaines transformé en 25 ans de bonheur et de découvertes. « À Paris, **tout était nouveau pour moi.** J'étais un omni et tous les graffeurs français que je rencontrais étaient pour la plupart des gosses de riches, excepté peut-être pour Kool Shen qui a réalisé quelques graffs avant de devenir NTM. Pour eux, je représentais tout ce qu'ils s'imaginaient du graff américain. Et à mon tour, je flashais sur leurs tags. Ils étaient inspirés par la bande dessinée, le punk rock, le pop art, radio Nova, je trouvais que tout ça donnait une belle énergie. J'ai eu l'impression de revivre ce que j'avais déjà vécu à New York dix ans plus tôt. C'était super pour moi, je me suis dit que je pouvais recommencer à zéro. »

Harry Kampionne

DA MOST PRECIOUS OF THINGS, 2012 / NEXT TO THE HIGHWAY SIGNS, 2012

Encre et acrylique sur toile (140 x 205 cm et 213 x 166 cm).

DANDY

LE MEILLEUR DE L'HOMME

Jean-Claude Jitrois

CONFESSIONS D'UN
ÉLECTRON LIBRE

ART

*On a découvert
un nouveau Vinci !*

ÉVASION

*La Thaïlande
en train de luxe*

HORLO

Les nouveautés 2012

style

Dans les coulisses de
**TURNBULL
& ASSER**

ET AUSSI
*Natacha Toutain,
la Malaisie, le 4x4 Bentley,
Berluti : marchand de magie...*

L 16894 -40- F. 6,00 € - RD





DANDY N°40 | AVRIL 2012

JONONE AUX CÔTÉS DE JEAN-CLAUDE JITROIS ET DE SA MUSE SARAH MARSHALL, À VOIR DANS LE N°40 DE DANDY, SORTI EN AVRIL 2012.

DANDY



LE MEILLEUR DE L'HOMME

Stéphane Freiss

DISCRÈTEMENT
INCONTOURNABLE

ART

JonOne

AUTO

*BMW GRAN COUPÉ :
fa-bu-leu-se !*

CIFONELLI

*Une grande mesure
contemporaine*

Style

LE PREPPY STYLE
BASIQUES INDÉMODABLES

JONONE : DU STREET ART À L'ABSTRAIT

Le Street Art a réussi la conquête du marché de l'art et, par extension, des salles de ventes. La dernière session Artcurial a ainsi dépassé le million d'euros, plusieurs artistes, comme Blade, Futura, Antoine Camand et JonOne, voyant leurs œuvres dépasser la barre des 20.000 euros.

Samuel Bignon



Une reconnaissance qui n'est plus une surprise, le graff s'étant invité dans le petit monde de l'art contemporain depuis quelques années déjà. Dans le prolongement des icônes de la spécialité, de la rue aux galeries les vedettes de l'art urbain amènent une nouvelle génération à découvrir l'art tout court, et interpellent tous ceux qui ont été sensibles aux sirènes de l'art contemporain et du pop art dans le courant des trois dernières décennies. Figure majeure du genre, JonOne a reçu Dandy dans son atelier parisien.

John Andrew Perello, dit JonOne, vit à Paris depuis 25 ans. Ce tagueur de la première heure s'est toujours tenu à l'écart de la grande tendance du graffiti américain, et a lentement imposé son langage abstrait fait d'explosions de couleurs.

Dandy : *A la différence de nombre de tes compagnons de route, le pop art de Lichtenstein et les comics n'ont pas influencé ton style. Tu parles de racines hip-hop ?*
JonOne : « Oui, parce que je suis né à New York, qui est le berceau de la culture hip-hop, et j'ai grandi dans le quartier où sont nés les graffitis. A quatorze ans j'ai vu fleurir le tag, j'ai vu le graff envahir mon quartier, puis le métro, la ville, et aujourd'hui le monde entier. Mais je suis pour ma part plutôt dans l'abstraction ; cette manière de composer des couleurs, des forces, pour véhiculer de l'énergie. C'est avec cela que je me sentais le plus à l'aise en m'exprimant. Ensuite lorsque j'ai commencé à rencontrer des artistes et à fréquenter les musées, je me suis cultivé dans ce sens. Roy Lichtenstein et tout ce qui est bande dessinée, font partie de la culture américaine, et nous sommes donc tous inconsciemment influencés, inévitablement. Quand tu allumes la télévision, les couleurs t'attirent comme une drogue. Tu te fixes devant la télévision, tu regardes des bandes dessinées, des comics, et tout cela est traduit par des artistes comme Lichtenstein ou Warhol, tout ce qui est pop art. Moi je suis de la génération suivante, et je viens de Harlem, qui est un quartier très riche en culture, où sont nés de grands musiciens de jazz, ça sort des tripes : c'est la souffrance, la joie, l'espoir... Avec la culture hip-hop et la rage de la rue, tout cela était dans mes veines, et j'essayais de reproduire cette énergie sur mes toiles.



Une reconnaissance qui n'est plus une surprise, le graff s'étant invité dans le petit monde de l'art contemporain depuis quelques années déjà. Dans le prolongement des icônes de la spécialité, de la rue aux galeries les vedettes de l'art urbain amènent une nouvelle génération à découvrir l'art tout court, et interpellent tous ceux qui ont été sensibles aux sirènes de l'art contemporain et du pop art dans le courant des trois dernières décennies. Figure majeure du genre, JonOne a reçu Dandy dans son atelier parisien.

John Andrew Perello, dit JonOne, vit à Paris depuis 25 ans. Ce tagueur de la première heure s'est toujours tenu à l'écart de la grande tendance du graffiti américain, et a lentement imposé son langage abstrait fait d'explosions de couleurs.

Dandy : *A la différence de nombre de tes compagnons de route, le pop art de Lichtenstein et les comics n'ont pas influencé ton style. Tu parles de racines hip-hop ?*

JonOne : « Oui, parce que je suis né à New York, qui est le berceau de la culture hip-hop, et j'ai grandi dans le quartier où sont nés les graffitis. A quatorze ans j'ai vu fleurir le tag, j'ai vu le graff envahir mon quartier, puis le métro, la ville, et aujourd'hui le monde entier. Mais je suis pour ma part plutôt dans l'abstraction ; cette manière de composer des couleurs, des forces, pour véhiculer de l'énergie. C'est avec cela que je me sentais le plus à l'aise en m'exprimant. Ensuite lorsque j'ai commencé à rencontrer des artistes et à fréquenter les musées, je me suis cultivé dans ce sens. Roy Lichtenstein et tout ce qui est bande dessinée, font partie de la culture américaine, et nous sommes donc tous inconsciemment influencés, inévitablement. Quand tu allumes la télévision, les couleurs t'attirent comme une drogue. Tu te fixes devant la télévision, tu regardes des bandes dessinées, des comics, et tout cela est traduit par des artistes comme Lichtenstein ou Warhol, tout ce qui est pop art. Moi je suis de la génération suivante, et je viens de Harlem, qui est un quartier très riche en culture, où sont nés de grands musiciens de jazz, ça sort des tripes : c'est la souffrance, la joie, l'espoir... Avec la culture hip-hop et la rage de la rue, tout cela était dans mes veines, et j'essayais de reproduire cette énergie sur mes toiles.

Tu passes ta jeunesse à New York et y débutes ta carrière. Quels souvenirs gardes-tu du Harlem de ta jeunesse ?

Que je ne voudrais pas retourner là-bas ! Cela fait 25 ans que j'habite ici et j'aime vivre en France ! Mes souvenirs sont des souvenirs de jeunesse ; un peu comme le film *West Side Story* : latinos contre Noirs, injustice, et aussi la beauté. Peut être que si j'étais né dans les quartiers riches, comme Park avenue, je serais moins combattant et plus dans la recherche du confort. Aujourd'hui, à 48 ans je pourrais ralentir la machine, mais j'ai toujours cette envie de m'exprimer, de faire des choses, de réussir.

Ton art s'exprime d'abord par une calligraphie bien particulière, éloignée de celle commune à la plupart des graffs des années '80 à 2000. Tu te distingues très jeune en abandonnant très tôt la bombe, outil de tous les graffeurs, pour l'acrylique et le pinceau. Pourquoi ce choix technique ?

Parce que je n'avais pas de bombes ! Mais j'avais envie de peindre, tout le temps, et je me suis rabattu sur des acryliques, des pinceaux, les matériaux primaires des artistes des Beaux Arts, et j'ai commencé à expérimenter cela. Au début ça a été un peu dur, mais je ne me suis pas limité à la bombe ; je voyais la peinture autrement. Le problème dans ce milieu des graffeurs et des *street artists*, c'est qu'il leur arrive de se limiter à une seule manière de s'exprimer, et je ne voulais pas de ce conservatisme ; je cherchais une totale liberté d'expression. Il m'est arrivé de me trouver avec des graffeurs, et parce que je ne travaillais pas à la bombe ils me tournaient le dos en disant que je n'étais pas un vrai graffeur. Je leur répondais « Fuck ! I just wanna be free ! » Je sortais du système américain, qui est très carré, je rentrais dans le système hip-hop et eux aussi étaient pareils ? Il faudrait s'habiller d'une certaine manière, agir d'une certaine manière ? Non, non, non : je voulais exprimer l'abstraction, et c'est venu avec l'acrylique, les markers, et tout ce que j'ai utilisé.

Elle suppose cependant une maîtrise moins instinctive que celle de la bombe. D'où tiens-tu cette maîtrise ?

La bombe c'est une projection : tu n'est pas vraiment en relation à la toile.



“ Pour apprendre il faut passer par la rue. C'est un milieu très macho, très codé. ”

Un artiste des Beaux Arts touche la toile, pas un graffeur. Il y a différentes techniques, mais pour apprendre à utiliser la bombe il faut passer par la rue : c'est un artisanat, il y a un apprentissage, pas une technique que l'on apprend à l'école. Il faut que quelqu'un te prenne sous son aile et t'apprenne.

Ce n'est donc pas un milieu si spontané que cela. Si l'on comprend bien, tu parles d'une sorte de cooptation, de parrainage ?

C'est cela. C'est un milieu très complexe, très macho, très conservateur, finalement. Y entrer est aussi difficile que de vouloir entrer dans la haute société française : il y a des barrières. Mais tu pouvais entrer si tu avais envie d'apprendre. La bombe demandait de la maîtrise.

En 1984 tu vis encore à New York, et tu participes à un collectif « 156 All Starz ». Pourquoi ce collectif qu'apporte un collectif en matière de graffiti ?

C'était tellement obsessionnel pour moi de vouloir peindre, et ce n'était pas vraiment un collectif. J'ai rencontré des gens qui pensaient comme moi, qui avaient le même esprit, et nous nous sommes mis ensemble pour produire de grandes œuvres.

C'est-à-dire des fresques, des trains...

Oui, pour entrer dans une autre dimension du délire, aller plus loin que le graffiti, n'étions que trois ou quatre, mais nous avons beaucoup produit, à New York.

Tu arrives en France en 1987. Tu as 24 ans et tu viens pour quelques semaines. 25 ans plus tard tu y es encore. Que se passe-t-il à Paris ?

Je suis venu ici parce qu'il y avait beaucoup de graffeurs à Paris. Autour de Stalingrad, c'était la Mecque du graff européen. Il y avait une vraie passion, et ils avaient un style très différent de celui de New York, où le style est plus agressif et plus traditionnel.

Ici ils trouvaient d'autres inspirations. Le graffiti en lui-même venait des beaux quartiers : de St Germain des Prés, ils avaient plus de recul pour leur peinture, étaient inspirés par Ranx Xerox et les mangas japonais, ils avaient une autre composition des couleurs : il y avait un style, et je trouvais ça époustoufflant.

Et ce qu'il y a de drôle, c'est que comme j'étais Américain et hispanique, ils attendaient de moi un cliché hip-hop, alors que je ne représentais pas le hip-hop : j'étais juste un passionné de peinture venu découvrir les graffs français.



Pourquoi JonOne ?

J'ai commencé dans le graff à la suite d'un échec sentimental : j'étais amoureux d'une fille, Rosanna, Dominicaine comme moi. Elle avait des yeux verts et c'était la plus belle fille du quartier. J'étais amoureux fou. Et j'écrivais *John loves Rosanna* dans le métro sur le parcours qu'elle empruntait pour aller à ses cours, de manière à ce qu'elle les voie sur les quais qu'elle empruntait. J'avais 16 ans, j'étais heureux, la vie était belle, je faisais même des efforts pour m'habiller ! Et puis un jour elle est sortie avec mon meilleur ami. J'étais anéanti, et le graffiti était tout ce qui me restait. Et j'ai commencé à écrire Jon, mais cela ne suffisait pas, et pour retrouver l'estime de moi j'ai commencé à signer Jon One, pour « number One ». J'étais seul dans mon coin dans le quartier hispanique en plein trip *Saturday Night Fever*, où tout le monde sortait en boîte et faisait la fête. Aujourd'hui j'aimerais bien la revoir, pour enterrer l'histoire ; je la cherche sur Facebook mais je ne la trouve pas...



En l'espace d'une vingtaine d'années le Street Art est passé des murs et des wagons aux galeries d'art, mais passe aussi largement par le Net. Utilises-tu le Net ?

Non. J'utilise Christophe Millant (il désigne son attaché de presse, qui participe à l'interview), c'est mieux que le Net !

La nouvelle génération utilise le Net, moi je veux parler avec quelqu'un.

Tu fais aujourd'hui partie des quelques stars de la spécialité et tes toiles commencent à être cotées, l'une d'elle vient de faire 60 000 euros en galerie. Quel avenir vois-tu pour le Street Art, et pour TON art ?

Pour le street art je pense que cela va devenir plus serré, plus difficile, et que quelques uns seulement resteront. Et cela se joue en ce moment. C'est pourquoi la communication est très importante. Je voudrais être ici dans dix ans, et que mon travail ait évolué, être exposé à côté d'autres artistes, pourquoi pas dans les musées, à Pompidou ?... La rue c'est dur, cela ne pardonne pas, et aujourd'hui le street art est trop propre, trop clean, trop packagé, dans un monde agressif. » □

LES EXPOS À VENIR

Paris

Galerie Marcel Strouk, 23 rue de Seine - 75006 Paris, à partir du 10 mai.

St. Tropez

Galerie Barbara de Palma, 19 rue Joseph Quaranta, du vendredi 13 au samedi 25 juillet.

Marseille

Galerie David Pluskwa Art Contemporain, 53 rue Grignan - 13006 Marseille, du jeudi 27 septembre au samedi 13 octobre.

Bruxelles

« We are différent », fin novembre.



LE GUIDE DE L'ART CONTEMPORAIN URBAIN 2012

HORS-SÉRIE

GRAFFITIART
le magazine de l'art contemporain urbain

400 ILLUSTRATIONS
212 PAGES

FR 9,90 € | BEL 9,90 € | LUX 9,90 € | CHE 12,90 CHF

L 16413-1H-F: 9,90 € - RD



GRAFFITI ART | HORS SÉRIE

POUR LA PREMIÈRE FOIS, L'ÉQUIPE DE GRAFFITI ART MAGAZINE LIVRE UN HORS-SÉRIE INTITULÉ LE GUIDE DE L'ART CONTEMPORAIN URBAIN 2012. AU MENU ? 212 PAGES, 400 ILLUSTRATIONS ET 100 ARTISTES PASSÉS AU CRIBLE, DONT JONONE BIEN SÛR, SUBTILEMENT MIS EN LUMIÈRE DANS UNE DOUBLE-PAGE.

JONONE (JOHN PERELLO)

J

Né en 1963 à New York (US)

Réside et travaille à Paris (FR)

www.jonone.net

Dès l'âge de dix-sept ans, JonOne tague son nom suivi du numéro de sa rue sur les murs et les trains de son quartier de New York. En 1984, il fonde le collectif 156 All Starz. C'est en acceptant l'invitation de Bando qu'il vient à Paris et découvre le terrain mythique de Stalingrad et commence à graffer avec lui, Boxer et le BBC Crew. Très tôt, dès la fin des années 80, JonOne débute son activité sur toile dans un atelier à l'intérieur de l'Hôpital Éphémère avec A-One, Sharp, Ash, JayOne et Skki©. Il forge un style abstrait puissant à la manière d'un Pollock. Il inonde de couleurs la toile avec des phases d'application, de respiration et d'écoulement de la peinture dans le but de reproduire une explosion de "flashes" multicolores comme la vision d'une rame de métro graffée engendrant des traînées de couleurs avec la vitesse. Sa palette est en effet riche et vive, les tonalités et les contrastes révèlent des jeux subtils, dans une composition paraissant aussi spontanée que mesurée. Très vite, JonOne se fait un nom dans le milieu de l'art parisien, grâce notamment à l'influence d'agnès b., et signe sa première exposition à Berlin en 1990. Il ne cesse ensuite d'exposer à travers le monde : Tokyo, Monaco, Paris, Genève, New York, Hong Kong ou encore Bruxelles. Lors d'une vente aux enchères chez Artcurial en 2007, la toile *Balle de match* réalisée en 1993, obtient la plus haute enchère jamais atteinte en France pour une œuvre d'art issue du graffiti. Ses œuvres récentes font place à un style plus épuré ainsi qu'à une radicalisation de l'abstraction comme on a pu le remarquer lors des expositions qui lui sont consacrées à la Speerstra Gallery (Bursins) et à la New Square Gallery (Lille). En 2011, la galerie parisienne Rabouan Moussion lui donne carte blanche pour exposer ses nouvelles sculptures lors d'une exposition intitulée *The City Breathes*. La personnalité riche, ouverte et enjouée de JonOne n'est sans doute pas étrangère au succès de cet artiste hors du commun et il compte aujourd'hui parmi les valeurs sûres du marché de l'art français. ■



SES GALERIES

Galerie Brugier-Rigail | Paris (FR)
 Galerie Le Feuvre | Paris (FR)
 Galerie Rabouan Moussion | Paris (FR)
 Magda Danysz Gallery | Paris (FR)
 Speerstra Gallery | Bursins (CH)

SES PRINCIPALES PUBLICATIONS

Paris, de la rue à la galerie | Pyramyd, 2011
Da Sun Will Always Shine [cat.] | Galerie Le Feuvre, 2011
Carved in Stone [cat.] | Galerie Brugier-Rigail, 2010
Mai / JonOne (mono) | Drago, 2009
My Father's Keeper [cat.] | Galerie Le Feuvre, 2008
Subway Art | Henry Holt, 1984
Spraycan Art | Thames & Hudson, 1987

SES EXPOSITIONS RÉCENTES

2011 *Out Of Nowhere* [solo] | Now Square Gallery, Lille (FR)
Da Sun Will Always Shine [solo] | Galerie Le Feuvre, Paris (FR)
The City Breathes [solo] | Galerie Rabouan Moussion, Paris (FR)
 2010 *20 ans / 20 years* [solo] | Speerstra Gallery, Bursins (CH)
Solo Show | Magda Danysz Gallery, Paris (FR)
Carved In Stone [solo] | Galerie Brugier-Rigail, Paris (FR)
 2009 *Autoportraits* [solo] | Galerie Brugier-Rigail, Paris (FR)
Close Up [solo] | Speerstra Gallery, Bursins (CH)



La lumière blanche
 acrylique sur toile, 200 x 300 cm | 2011



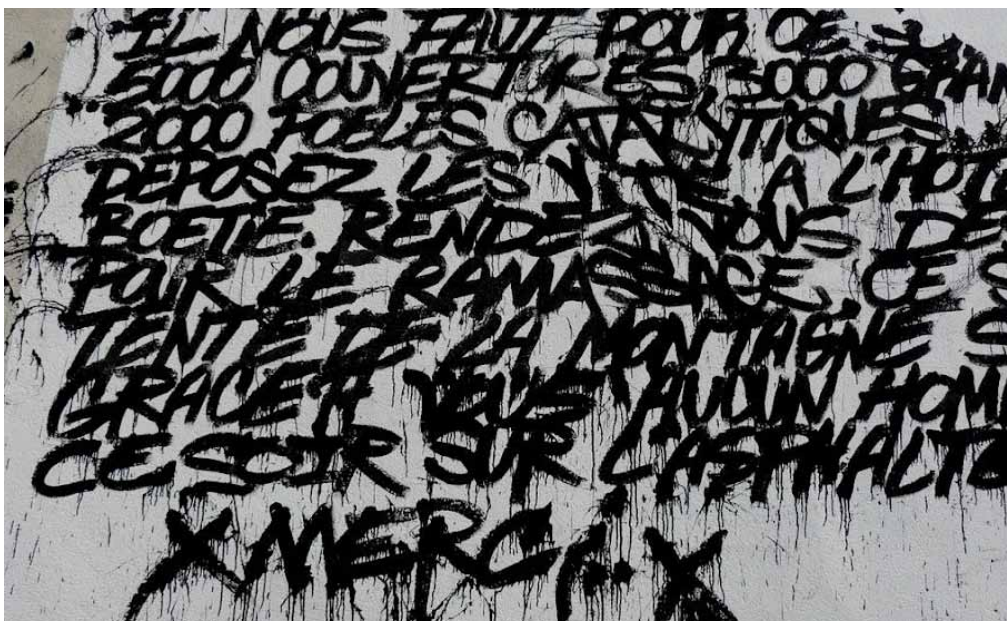
Courtney Daniels La Fleur



Courtney Daniels La Fleur

Ci-dessus :
Inner Beauty 2
acrylique sur toile, 130 x 166 cm | 2011

Ci-contre :
Patterns Waiting to Happen
acrylique sur toile, 178 x 199 cm | 2011



HOMMAGE À L'ABBÉ PIERRE PAR JONONE

UNE FRESQUE MURALE EN HOMMAGE À L'ABBÉ PIERRE ORNE DÉSORMAIS UN DES MURS DU SQUARE DES DEUX-NETHES. CETTE OEUVRE AUX DIMENSIONS IMPRESSIONNANTES A ÉTÉ INAUGURÉE LE 22 JANVIER À L'OCCASION DU QUATRIÈME ANNIVERSAIRE DU DÉCÈS DU GRAND HOMME. C'EST LE STREET ARTISTE-GRAFFEUR JONONE (ACCOMPAGNÉ DU BIJOUTIER) QUI EST L'AUTEUR DE CE GIGANTESQUE PORTRAIT QUI EST COMPOSÉ D'EXTRAITS DU DISCOURS PRONONCÉ PAR L'ABBÉ PIERRE LE 1ER FÉVRIER 1954 SUR LES ANTENNES DE RADIO LUXEMBOURG.



Ses graffitis épatent le

CET AMÉRICAIN EST DÉJÀ UN ARTISTE INCONTOURNABLE. APRÈS AVOIR FAIT SES ARMES SUR LES MURS DU BRONX, SES ŒUVRES S'ARRACHENT ET ONT MÊME SÉDUIT AIR FRANCE QUI LES EXPOSE EN PREMIÈRE CLASSE !

Je suis un miraculé... », lâche l'artiste contemporain le plus en vogue du moment. Ce New-Yorkais ne croit toujours pas à ce qui lui arrive. En réinventant le graffiti, il a réussi à faire entrer l'art de la rue dans les galeries. Ses tableaux s'arrachent aujourd'hui à prix d'or, les marques de mode et de beauté craquent pour son sens de la calligraphie et son feu d'artifice de couleurs. La Fondation Abbé Pierre et la mairie de Paris lui ont aussi commandé une fresque monumentale il y a deux ans et, reconnaissance ultime, JonOne vient d'être choisi par Air France pour réaliser la couverture des menus servis à bord des avions en première classe. A quarante-neuf ans, ce gamin du Bronx n'en revient toujours pas. Lui que ses parents avaient du mal à comprendre... Lui dont les professeurs oubliaient le nom... Lui, enfin, que les filles du quartier ne regardaient pas... Lui, qui croyait en sa bonne étoile, a réussi son pari : être un artiste qui compte ! Comment est-il devenu JonOne ? Tout d'abord en tombant sur un graffiti à la sortie de la patinoire. John n'avait alors que quatorze ans et il avait face à lui une fresque dessinée à la bombe, représentant un cow-boy. Comment a-t-il fait ça ? se demande l'ado, littéralement bluffé par le dessin. « C'était comme si je découvrais pour la première fois une œuvre de Matisse ou de Picasso », reconnaît-il aujourd'hui. Dans le New York des années quatre-vingt, les graffeurs appartenaient à un monde underground. Comme le jazz à une autre époque, le graff donnait la parole à une génération qui ne l'avait pas ! Par mimétisme, le petit John se lance dans une carrière de tagueur. Avec un feutre noir, il signe « Jofa » (la marque de ses patins à glace) sur les murs de son immeuble. « La concierge m'a rapidement démasqué et a menacé ma mère de nous fiche à la rue si je n'arrêtais pas ! » Sa carrière pouvait alors commencer avec, comme leitmotiv, le besoin de justifier

sa démarche. « Le graffeur est vu comme un vandale, pas comme un artiste. Pourtant, mon action était motivée par une vraie nécessité, celle d'embellir la ville ! », reconnaît-il aujourd'hui. Son apprentissage durera dix ans. Dix ans pour infiltrer ce milieu et obtenir une forme de reconnaissance. « Je n'avais pas un trait pour faire des choses figuratives. Quand les gars voyaient ce que je faisais, ils ne comprenaient pas. Les graffeurs new-yorkais étaient finalement aussi conservateurs que les autres. Ils ont essayé de me décourager... », se souvient-il. Il en fallait pourtant plus pour brider l'obsession de peindre de John Perello, devenu JonOne pour les beaux yeux d'une fille. « Elle s'appelait Rosana, elle était de la haute et sa mère l'a convaincue de rompre avec moi. J'avais la rage, alors j'ai écrit ce nom "John le numéro 1" partout dans la ville. Je ne l'ai jamais revue, j'avais seize ans ! » C'est une autre rencontre qui le fera passer dans le monde des artistes et des galeries.

À 25 ANS, IL VISITE PARIS ET N'EN REPARTIRA JAMAIS, Y FONDANT UNE FAMILLE

Après des années de galère, il côtoie un graffeur atypique, un certain A-One. Lui osait faire des toiles ! « Son ouverture d'esprit et son intérêt pour mon travail m'ont donné confiance. J'ai ressenti une force à l'intérieur de moi. » C'est ce « maître » qui lui permettra de trouver son style. Adeptes du dripping (technique utilisant les dégoulinures de peinture), JonOne était prêt à prendre son envol. Et comme ses parents dans les années cinquante, c'est en dehors de son pays d'origine qu'il fera sa vie. A vingt-cinq ans, il est invité à découvrir Paris par un artiste de rue français. « Je ne suis jamais reparti de chez vous », dit-il avec un accent américain encore très marqué. Dans son atelier des Lilas (93), l'artiste ne cesse de peindre.



galeries

Les murs de son atelier des Lilas sont comme d'immenses chevalets. Il y agrafe des toiles, qu'il ne cesse de remplir avec gourmandise et obsession.

Cinq immenses toiles sont placardées au mur. Les feutres et les pinceaux (qu'il fabrique lui-même) ont remplacé les bombes, mais le style reste le même. JonOne est un peintre-écrivain et son besoin de laisser les traces de sa génération est plus fort que tout. Un grand sourire balaie son visage enfantin. Son blouson de cuir signé Jitrois porte des traces de peinture multicolores : la signature de JonOne ! ■

MATTHIAS GURTLE

Expositions : jusqu'au 1^{er} novembre à la Galerie David Pluskva Art Contemporain Espace 53 Grignan, 13006 Marseille ; et du 2 au 15 novembre à la Fabien Castanier Gallery de Los Angeles.



Air France a confié à JonOne le soin d'illustrer les menus de première classe de l'ensemble de ses vols. Une exposition est également organisée dans le salon Air France « La Première » à Roissy-Charles-de-Gaulle.



Il y a deux ans, il a reproduit sur un mur du 18^e arrondissement de Paris un portrait géant de l'abbé Pierre. Quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit que son appel de l'hiver 54 est tagué en noir pour former le visage. Le maire de Paris, Bertrand Delanoë, a décidé de protéger cette œuvre.